

LA MASCARADE DES EMBAUMEURS

Rimbaud et les *Panthéonades*

Des vers vivants dans un poète mort.

Pierre Peuchmaurd

À une époque qui ne sacrifie que trop *l'or du temps* à l'air du temps, il n'est pas rare de devoir relire, écarquiller les yeux, pour ne pas tomber à la renverse, telle « nouvelle » colportée par la vulgarité ou la bêtise de la surenchère médiatique qui, passé l'effet de sidération, laisse le souffle coupé, entre colère et nausée. Parmi toutes ces guirlandes de vessies et de lanternes, ce fut le cas à l'automne 2020, dans une France sous cloche, avec l'annonce du projet de faire entrer conjointement au Panthéon national Rimbaud et Verlaine. Les premiers mots qui me vinrent alors furent horreur, rage et déshonneur. Une façon de les mettre eux aussi sous cloche, certains songeant même à les y conduire en costumes ou robes de mariés ! Voilà où on en est ! Voilà qu'on voudrait coucher le voyant voyou, qui fréquentait l'Hôtel des Étrangers, ou l'Hôtel de l'Univers, à l'Hôtel des Grands Hommes. Décidément, avec ce goût bien français des commémorations tapageuses, on n'en finit pas de bafouer la poésie et cette soif d'absolu que certains poètes, « les plus grands », ont portée éperdument. Cette nouvelle galéjade, aussi absurde que sinistre, en aura été une manifestation éloquente, illustration de cet élan trompeur à vouloir célébrer quand il s'agirait d'embrasser ou de s'éprendre. Car à vouloir (trop) honorer les poètes les plus *rebelle*s – au sens vrai du terme, lavé de tous les galvaudages de l'époque – on les trahit, on les escamote, dans une formidable bouffonnerie et écœurante escroquerie intellectuelle. C'est *toute* la poésie qu'on oublie et mutile.

Sans doute conviendrait-il de ne pas se mettre martel en tête, passer outre, question de survie face à tant d'indignité ou momerie charrié par les médias et officines de la culture, toujours en mal de célébrations consensuelles. Les pitreries et tentations de momifier le poète ne sont certes pas nouvelles. « Bas les pattes devant Rimbaud », aurais-je envie de dire, en reprenant ces mots qu'Annie Le

Brun avait lancés en parlant de Sade et d'autres mascarades liées à son nom. Face à ces célébrations, mâtinées de délire patriotique, pour lequel Rimbaud n'avait que haine et dégoût, il convient de relire la déclaration des surréalistes contre l'édification d'une statue du poète à Charleville-Mézières en 1927. Comme l'écrit François Leperlier, « le réquisitoire, qui met déjà en cause la morale du ressentiment, pourrait être resservi tel quel¹ » : « Il fut toujours contre tout ce qui est, vous faites semblant de l'avoir oublié. N'essayez pas de tricher : vous n'élevez pas une statue à un poète "comme un autre", vous élevez cette statue par rancune, par petitesse, par vengeance. Vous voulez réduire celui qui admirait "le forçat intraitable sur qui se referme toujours le baignoire" à un buste grotesque dans un ignoble endroit. [...] "Le drapeau va au paysage immonde" [...] L'hypocrisie étend la hideur de sa main sur les hommes que nous aimons pour les faire servir à la préservation de ce qu'ils ont toujours combattu. "Je ne comprends pas les lois ; je n'ai pas le sens moral, je suis une brute : vous vous trompez".² » Et en exergue du texte, les signataires avaient placé ce mot d'Ernest Delahaye, l'ami fidèle du poète : « J'aurais moins compris Rimbaud sans le surréalisme. » Le Panthéon, le drapeau national, la patrie, la nation, les honneurs, les célébrations, tout ce que le plus sauvage de « nos » poètes vomissait. Se rappeler l'immortelle maxime de Flaubert : « les honneurs déshonorent, le titre dégrade, la fonction abrutit³ ».

Pour les embaumeurs égyptiens, le seul but de leurs rituels était de permettre au mort un accès à l'éternité, au divin, l'union mystique avec Osiris. Bien loin de cette survie dans l'au-delà, les embaumeurs de la « Panthéonade » n'ont cure de « supplément d'âme » (« de l'âme pour l'âme »), instituant plutôt un enrégimentement sous l'étendard du drapeau national, une célébration figée dans la pierre, selon les dimensions collective et définitive qu'on exige des monuments. Mais jusqu'où iront-ils dans la récupération, falsification, trahison et neutralisation de la révolte ?! Comme si industriels, publicistes et autres pisse-lyres n'en avaient déjà pas fait assez dans leurs entreprises d'escamotage bien-pensant. Il est vrai qu'aujourd'hui on muséifie même les Sex Pistols. Quel rapport entre « le culte des (grands) hommes », institutionnalisé, le remugle des

¹ François Leperlier, « Les ennemis jurés d'Arthur Rimbaud et de Paul Verlaine », *Décharge* (revue en ligne), 25 octobre 2020. Lire son salubre et salutaire essai *Destination de la poésie*, Éditions Lurlure, 2019.

² Tract *Permettez !* 23 octobre 1927, signé notamment par Aragon, Arp, Breton, Desnos, Éluard, Ernst, Leiris, Masson, Péret, Prévert, Queneau.

³ Gustave Flaubert, *Correspondance*, tome V, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2007, p. 500.

monuments de la culture, et ce *contre-poison* qu'est la poésie de Rimbaud, cette « protestation de tout l'être devant tout », comme le qualifiait André Breton ? Si « la poésie doit mener quelque part », c'est moins vers la solennité mortifiante d'un mausolée ou l'éternité des bibliothèques que vers *l'enfance du monde*. Le Panthéon républicain à l'usage des masses et à la gloire des grands génies de la nation, avec ses fards et sa moulinette de célébrations, tourne à la farce et au contre-sens quand il s'agit des poètes intempestifs de l'insoumission, comme Rimbaud ou Verlaine. Deux rebelles, et surtout un rebelle absolu, Rimbaud, « un très méchant fou », encrapulé, qui n'a jamais lancé d'autre mort d'ordre que celui de « la liberté libre ». Deux poètes hors la loi, hors jeu, qui ne représentent pas plus l'institution républicaine française que l'homosexualité, ni non plus la République des lettres ou les Belles Lettres ! Mais sous tant de déclinaisons, c'est toujours la même entreprise de domestication et assoupissement, indexée au maintien de l'ordre, que président les institutions culturelles, tandis que dans son refus de pactiser, réfractaire à tout, Rimbaud éructait : « Et le poète soûl engueulait l'Univers ! » Car Rimbaud n'est pas tellement un *poète maudit*, mais un poète maudissant le monde, de la dynamite.

Oublierait-on aussi son silence et son adieu à l'écriture ? à quel point il s'est foutu de son œuvre ? Son silence importe – ou comme l'a écrit Salah Stétié, « Rimbaud n'est pas un poème qui s'est tu, mais un silence *une fois* qui a parlé⁴ », aimanté par « le dégageant rêvé », déserteur et « rêveur définitif », définitivement étranger, *ailleurs et autrement* : « Au revoir ici, n'importe où ». Qu'on se rappelle René Char : « tu as bien fait de partir, Arthur Rimbaud ! Nous sommes quelques-uns à croire sans preuve le bonheur possible avec toi. » Mais cette déclaration de foi et d'amour réclame de « pratiquer la poésie », re-naître en poésie, au-delà des mots, une poésie que le poète écrit, lit, vit. Les mots sont la chair du poète, mais l'aventure, l'enjeu sont le monde et l'homme. Question de respiration, et tandis que Rimbaud soulève un « vent salubre », des *appels d'air*, la solennité des monuments reste lugubrement silencieuse, et les moulins à vent du spectacle médiatique ne font que brasser l'air étouffant d'une domestication de l'être. Quant au paysage de l'actualité littéraire, l'édulcoration y est de mise, propagée par tous les brocanteurs du rêve et autres grossistes en idées et émotions : une culture au formol et une *littérature sans estomac*, anesthésiée, retranchée de la vie. Artaud nous alertait déjà sur cette mutilation du pouvoir

⁴ Salah Stétié, *Rimbaud, le huitième dormant*, Fata Morgana, 1993, p. 21.

d'ébranlement sensible, cette « idée inerte et désintéressée de l'art », cette culture statufiée, disciplinée, éradiquant « le poids vivant de la parole », et avec elle tous les dangers de la liberté d'esprit, étouffant toute insurrection. Le dévoiement de ces discours cosmétiques accommodant les virulences aux mignardises se passe volontiers de l'éperdu des passions, comme une lente paralysie de la vie, signe de la peur de vivre et de mourir des « non-vivants ».

Entre fulgurances et fureur, Rimbaud, c'est avant tout une extrême contestation, un immense cri de protestation, qui se voulut libre de toute attache, et dont la charge fit l'effet d'un aérolithe dans l'histoire de la poésie – un dynamitage dont d'ailleurs les poètes ne se sont jamais vraiment remis. Après l'invention de la poésie moderne par Baudelaire, il y a un avant et un après Rimbaud. Événement considérable et bouleversant, c'est à la lueur de cet éclair iconoclaste, « trace vertigineuse d'un excès⁵ » (Roger Munier), que s'éclaire toute la poésie à venir, si bien qu'après lui, il convenait de « se taire ou dire autre chose ». Nul n'aura mieux dit que Jean Maquet ce que peut signifier ce poète qui « s'opère, vivant, de la poésie » : « personne n'a eu la conscience poétique plus aiguë que Rimbaud, n'a exigé davantage de la poésie, n'a entretenu avec elle, de ce fait, de plus mauvais rapports. Il a tout connu de la poésie moderne, toutes les possibilités ; il en a reconnu toute la dérision, et la dérision d'être poète. Assassin, disais-je de Baudelaire : mais assassin, c'est Rimbaud qui l'est jusqu'au bout : il s'assassine lui-même. Et maintenant, qui dira mieux ? On ne peut pas dire mieux. Il faudra donc, ou se taire, ou dire autre chose.⁶ »

À la fin, ne comptent que ces écritures qui vont jusqu'au bout et n'ont de sens qu'excessives : littérature qui bouleverse la vie, transporte, ouvre tout l'horizon, au-delà des barricades et au-delà du fétichisme textuel, de l'esthétisme de l'art pour l'art⁷. Rimbaud est de ces météores, indisciplinés, indomptables, inassimilables ou inacceptables, qui trouent le paysage littéraire et portent au-delà. Voulant faire « sa vie comme on fait son rêve⁸ », dans un « lâchez tout » et un « écart absolu » avec le réel, ou plutôt ce que l'on s'épuise à considérer comme tel. Mais si « la poésie est le *réel* véritablement absolu », selon la formule de Novalis, elle est donc avant tout une manière de vivre, qui s'accommode fort peu

⁵ Roger Munier, *L'ardente patience d'Arthur Rimbaud*, José Corti, 1993, p. 8.

⁶ *Combat*, novembre 1947.

⁷ Balayant d'un revers de main, ou d'un coup de poing, toute hypostase d'une beauté pure ou les enjolivements édulcorés de l'esthétisme, Arthur Cravan lançait : « Les abrutis ne voient le beau que dans les belles choses », « Pif », *Œuvres*, Éditions Ivrea, 1992, p. 93.

⁸ Victor Hugo, *Le Promontoire du songe*, Gallimard, coll. « L'Imaginaire », 2012, p. 53.

de la banalité ambiante, et du monde tel qu'il est. Rimbaud ne s'est jamais accommodé de la réalité – du moins celle qu'on nomme ainsi, ce « peu de réalité » comme la disqualifiait André Breton. Sa volonté d'insoumission et son arrachement sont ceux d'un « barbare ». Contre-sens absolu : c'est bien un barbare que certains voudraient « panthéoniser », mais *on n'enchaîne pas les volcans*. René Char ne s'y était pas trompé : « Cet élan absurde du corps et de l'âme, ce boulet de canon qui atteint sa cible en la faisant éclater, oui, c'est bien là la vie d'un homme ! [...] Si les volcans changent peu de place, leur lave parcourt le grand vide du monde et lui apporte des vertus qui chantent dans ses plaies.⁹ » Chanter en désespéré, « trafiquer dans l'inconnu ». Rimbaud fut toute sa vie dans la désertion intérieure, dans ce pur élan du devenir, toujours « en avant », porté par la seule morale du dégagement. Artaud le dira : « nul n'a jamais écrit ou peint, sculpté, modelé, construit, inventé, que pour sortir en fait de l'enfer.¹⁰ » En tenter la sortie – car au fond, il s'agit toujours de « comment s'en sortir sans sortir » (Ghérasim Luca). Pour le « fils du soleil », « cœur supplicié » qui ne rêvait que de s'évader, l'enfer fut partout, toujours, l'endroit où il se trouvait, l'instant où il vivait, *hic et nunc*. Ce pourquoi, toujours, il échappe infiniment.

Et l'on voudrait encore une fois l'enfermer, l'instrumentaliser, réduire son œuvre aux machinations d'un symbole, une icône, une figure politico-culturelle, le slogan ou l'étendard d'une nation, d'une communauté, voire d'une idéologie, ou bien, le terme est apparemment un leitmotiv des panthéonistes, le « symbole de la diversité ». Au-delà de ce mot creux ou concept fantôme, la singularité de Rimbaud est à l'opposé de toutes ces bannières, préoccupations conjoncturelles, « sociétales ». Elle ne se laisse pas épingler par des étiquettes consensuelles ou moutonnements sans âme. Le poète n'est ni une icône, ni un porte-voix, ni un porte-drapeau ; tous ces oripeaux sont à verser au « mythe Rimbaud », fléchissement de l'âme, sans amour et sans haine, qui distrait, car il n'a cure du « courage du poète », de son insurrection, seul et contre tous. Parlant des « incompatibilités de l'écrivain », Georges Bataille lui accola cette devise radicale : « NON SERVIAM¹¹ ». Pas d'assuétudes, « agenouillages », « accroupissements », ni slogans politiques – même la fameuse formule « changer la vie », dans *Une Saison en enfer*, est dite par la Vierge folle (Verlaine), que Rimbaud fait parler. Car

⁹ René Char, *Fureur et mystère*, Gallimard, coll. « Poésie », 1993, p. 212.

¹⁰ Antonin Artaud, *Van Gogh le suicidé de la société*, Gallimard, coll. « L'Imaginaire », 2001 p. 60.

¹¹ Georges Bataille, « Lettre à René Char sur les incompatibilités de l'écrivain », *Œuvres complètes*, t. XII, Gallimard, 1988, p. 19.

le poète est entièrement dans « la réalité rugueuse à étreindre » et entièrement dans son « opéra fabuleux », gardant « seul la clef de cette parade sauvage ». Seul, donc multiple, insaisissable, inépuisable, lointain, errant, perdu, en devenir, tel est le sens du fameux « je est un autre ». « L'homme est injustifiable », dira Stanislas Rodanski, tout entier dans la vacance d'être, insoumis et libre de toute attache, je-horizon, je-lointain, identité indéfinie et infinie : « Solitude hantée du rêve, où l'on se multiplie à merveille. [...] Solitude de la poésie, la plus peuplée.¹² » Rimbaud expérimente les vertiges de cet indécidable partage entre visible et invisible, les déterminations contradictoires et les conjonctures secrètes, pariant sur tous les vacillements et envols du moi, avatars d'une identité imaginaire, à la fois proies, ombres et chimères de soi, entre anonymat et multiplicité. Ainsi, la fumisterie zutique, la vie errante, la révolte, l'aventure, la voyance, l'enfer du ciel et de la terre, l'exploration, le commerce, tout égare et relève des scintillements de l'être, de la multiplicité des mondes vécus dans une vie minuscule. Comme plus tard Jarry, Cravan, Vaché ou Rodanski, Rimbaud vit (dans) la désertion intérieure. Comme on est loin du jeu de dupes de la société, de ses leurres mortifères et des ruses de *l'identité*, concept fantôme, piège symptôme de notre époque – « il est dangereux d'essencier », prévenait Michaux.

Mais, signe des temps, en mal d'identité(s) et de dévotion, on se cherche des modèles, des phares, des icônes, des vedettes ou des idoles. Respect mortifère et postures de dévotion, qui sont autant de pétrification et dessiccation de la poésie, neutralisant le scandale et la révolte. Et dans un monde où la révolte est souvent sans culture, cette culture sans révolte est un exemple de plus de la manière insidieuse dont on tend à barricader les horizons et mutiler notre liberté. Dès lors qu'une parole de révolté est institutionnalisée, elle meurt. Ne restent que poudre aux yeux, élégante rhétorique de salon, solennels ou gentils dictames¹³. Entreprises de canonisation et d'érosion bienveillante, déjà en 2004, les célébrations du cent cinquantième anniversaire de Rimbaud inspirèrent à

¹² Stanislas Rodanski, *La Montgolfière du Déluge*, éditions Deleatur, 1991, p. 40-41. Il écrit ailleurs : « Je suis si vaste d'être seul / Je me croirai multiple », *Des proies aux chimères*, dans *Écrits – sous le signe du Soleil Noir*, Christian Bourgois éditeur, 1999, p. 257. C'est pourquoi la hantise du secret de sa vie oblige à reposer la question liminaire de *Nadja*, dans le tourment d'être l'énigme incarnée de son propre fantôme : « Qui suis-je ? / Toujours le même revenant, ce qui revient à dire encore un autre », *ibid.*, p. 224.

¹³ Pierre Peuchmaurd décape : « Merveilleuse époque, où l'on peut être l'auteur d'un "vigoureux pamphlet couronné par le Prix de la critique de l'Académie française" ! », *Fatigues. Aphorismes complets*, L'Oie de Cravan, 2014, p. 136.

Georges Picard ce constat désolant, évoquant « le spectacle ridicule de poètes improvisés qui se répandent sur la Toile avec une vulgarité à vous faire détester à jamais l'idéal de la poésie. Que reste-t-il de Rimbaud lu, interprété, adapté, plagié, détourné et mouliné par la machine médiatique et publicitaire ? Des slogans, des images simplistes, une icône écœurante. Les bonnes intentions visant à faire connaître Rimbaud partout, jusque dans les halls de gare, par on ne sait quelle malédiction tournent au mauvais sentimentalisme. C'est qu'on ne peut pas accéder à la grande poésie, sinon très superficiellement, par la magie douteuse de campagnes de promotion "vendant" du Rimbaud comme une pop star.¹⁴ » Voilà comment on fait et défait les modes, les vogues, sans faire de vagues, si bien que voudrait-on nous vendre une « déculturation » qu'on ne s'y prendrait pas de manière plus chic, même si le procédé revient en fait à changer l'ivraie des anges en bon grain à cochons.

Mais depuis quelques années, porté par l'alliance du divertissement, de l'idéologie et du commercial, le « poético-festif » a le vent en poupe et s'incarne dans d'innombrables simulacres spectaculaires de la poésie, patronés par les institutions, les entreprises et de nombreux poètes contemporains : le plus souvent, ce sentimentalisme de pacotille et cette pollution des esprits balance entre la « cuculisation » (Witold Gombrowicz) et le « gâtisme volontaire » (André Breton)¹⁵. Mises en scène, affublées d'une rhétorique élégante, polissages de contrefaçons, encore aggravés aujourd'hui, puisqu'on grève la poésie de revendications politiques, sociales, éthiques, et même sexuelles. Et comme naguère au cinéma, on nous ressort le roman à l'eau de rose, « le couple Rimbaud-Verlaine », assorti de potaches explications de textes, par le petit bout de la lorgnette (ou de la braguette), déclarations péremptoires, sans crainte du « démon des généralités », de la part d'un des promoteurs de cette sinistre mascarade, le journaliste Frédéric Martel : « L'œuvre de Rimbaud est une œuvre codée sur l'homosexualité », « toute l'œuvre de Rimbaud est marquée par des préférences homosexuelles¹⁶ » (*sic*). Dès lors, les résistants au Panthéon sont

¹⁴ Georges Picard, *Tout le monde devrait écrire*, José Corti, 2006, p. 80.

¹⁵ Cf. Georges Sebbag, *Le Gâtisme volontaire*, Sens & Tonka, 2000 ; François Leperlier, *Destination de la poésie*, *op. cit.*

¹⁶ *Le Point*, 18 septembre 2020. Et Frédéric Martel de citer par exemple les fameuses « remembrances », avancées comme des « preuves » de son décryptage du « code » de la poésie de Rimbaud ; mais comment être sourd, au-delà de l'évidente connotation sexuelle, à l'ironie et à l'humour que déploie, quasiment tout le temps, Rimbaud ? - en faisant mine d'oublier qu'il s'agit d'un mot de l'ancien français, d'où vient bien sûr l'anglais « remember »...

accusés, à tort, de « centrer leurs réactions sur la question homosexuelle » (alors même que Martel en fait un argument décisif) ; mais ils n'auront pas manqué de souligner tout ce qui relève ici d'une idéologie bien-pensante et communautariste, à peine masquée par une rhétorique fardée d'hypocrisie, annexée à cette mélasse du « roman national », cette prétendue « flamme immortelle du vrai génie de la France » (Michelet). Mais Frédéric Martel le déclare sans ambages : « mon intention était de faire émerger cette homophobie que je savais latente chez les rimbaldiens » (*sic*) – concluant une de ses nombreuses tribunes par ces aveux béats d'innocente bêtise : « Si nous le faisons, c'est pour nous. Pour dire l'importance que Rimbaud et Verlaine ont pour nous, et que nous vivons mieux, que notre pays est plus grand, que notre littérature est plus forte, grâce à eux. [...] Une pétition que nous avons voulu [*sic*] comme un acte potache et zutique.¹⁷ » « Pour nous » ? Qui est ce « nous » ? « Nous vivons mieux » ? Grâce à Rimbaud et Verlaine ? Et la poésie dans tout ça ? Une « littérature plus forte » ? Lexique du *mainstream*, de la marchandisation et des industries culturelles. « Un acte potache » ? Plutôt un contre-sens potache. « Zutique » ? Plutôt le contraire, car

Les adeptes du « *soft power* » ne devraient jamais oublier qu'environ 63% des mots anglais viennent du français. Frédéric Martel s'enferme dans le ridicule en publiant un petit opuscule charcutier des « fragments essentiels de l'œuvre », manière de saucissonner les poèmes de Rimbaud pour, selon lui, rendre le poète « plus accessible, plus "pop" [...] Ce Rimbaud "liquide" et "fluide" gagne en éclat » (*sic*), « *La vraie vie est absente* ». *Et autres fragments rimbaldiens. Suivi du dictionnaire homo-érotique* (nommé le « Rainbow »), Points, 2021.

¹⁷ « Le Panthéon de Rimbaud et Verlaine », tribune sur le site de France Culture, 10 septembre 2020. F. Martel a par ailleurs signé une préface à la réédition (coll. « Bouquins ») de la biographie de J.-J. Lefrère (dont la couverture annonce la couleur : on est clairement dans l'icône ou le mythe) – un texte aussi fleuve qu'atone, procédant par simplifications et étiquettes caricaturales, éreintant les universitaires tout en déroulant un parfait catalogue scolaire, avec une obsession : celle de la prétendue conformité ou vérification par les faits biographiques, le tout fourmillant de raccourcis imbéciles, du genre Breton « en bon procureur stalinien », Rimbaud « poète profondément français qui incarne le génie national », « le rimbaldisme, théorie (*sic*) de la volonté de puissance individuelle, et le nietzschéisme, de puissance intégrale », « comme Nietzsche, Rimbaud se voue à sa "Muse", la déesse des arts », etc. Son titre ? « Pourquoi nous sommes rimbaldiens ». Un comble d'appropriation, de récupération et d'insignifiance. En effet, ce « Rimbaud pour tous », formulé selon les atours du tout est dans tout et tout se vaut, ratisse large et aboutit à un grand nivellement, une indifférenciation dans l'inconsistance. Mais « le rimbaldisme », comme « le mythe Rimbaud », n'a rien à voir avec la poésie et Rimbaud - un être tel que lui n'est pas Monsieur-tout-le-monde. À l'encontre de cette préface œcuménique (qui, pour attirer le chaland, se termine comme au marché : « chacun est libre de choisir son Rimbaud » !), qu'il suffise de se rappeler, entre autres, Julien Gracq, qui avait raison de voir en Rimbaud « l'homme qui garde toujours merveilleusement ses distances », ou René Char : « Rimbaud le Poète, cela suffit, cela est infini. »

tous les édulcorants et maquillages du monde ne parviendront jamais à faire d'une panthéonisation autre chose que « le déshonneur des poètes », pour reprendre Benjamin Péret. « Et puis – enfin – que savons-nous de ce que Verlaine et Rimbaud aimeraient que l'on fasse de leurs cendres ou de leurs vieux os ? » Arracher le cadavre de Rimbaud à la proximité de celui de Paternine Berrichon, la belle affaire ! Outre la naïveté charmante du propos, tout ceci ne concerne que le « rimbaldisme », pas Rimbaud ou la poésie ; Rimbaud et Verlaine sont morts depuis longtemps, mais leurs vers sont *vivants*, et à travers le symbole mortifiant d'une célébration nationale, c'est leur poésie que l'on pétrifie et escamote. Si ces poètes ne sont plus là pour les refuser, toute leur poésie parle pour eux et refuse ces mascarades. En outre, dans cette tentative de récupération et escamotage des révoltés d'hier, on pourrait se demander ce que font tous ces bien-pensants et nouveaux donneurs de leçons de morale pour soutenir les révoltés d'aujourd'hui, pour « changer la vie ». Voir la réponse dans Rimbaud : « Et l'embarras des pauvres et des faibles sur ces plans stupides ! » (« Soir historique »).

Heureusement, faute de l'aval présidentiel, ce cirque aura finalement tourné court, et ses bateleurs ne planteront pas leur chapiteau sur l'esplanade du Panthéon. Néanmoins, passé le temps des glapissements d'estrade, par curiosité, je suis allé voir la liste des signataires de cette pétition ; nulle surprise d'y trouver les noms d'une ribambelle d'anciens ministres de la culture, lesquels, grands amateurs de friandises, sont les premiers à distribuer ou recevoir médailles et honneurs. Dans ce petit monde vernis du pouvoir, avec ses confiseurs et faux-monnayeurs de la culture, une exception notable et heureuse : celle de Dominique de Villepin, clamant haut et fort : « N'entre pas ici, Arthur Rimbaud¹⁸ ». Mêlé au patronage de cette légion d'honneur (qui aurait fait les délices du poète), et toujours à mille lieues de toute poésie, le burlesque mondain : un ramassis d'intellectuels saltimbanques, notables de la télévision (Christine Ockrent, Pierre Lescure, Laurence Ferrari, Michèle Cotta, etc.), illustres caqueteurs, les habituels animaux de compagnie du cirque médiatique, Michel Onfray en tête (qu'on soupçonnerait de rêver à sa propre panthéonisation) – parfait héraut de « la haine de la poésie », même s'il se pique d'en écrire, ou plutôt, à en juger par ses vers de mirliton, faire « pouet », « le degré zéro de la poésie ». Mais dans cette liste histrionnesque, aucun nom parmi tous ceux qui, encore vivants et depuis des décennies, ont tellement œuvré, travaillé, écrit sur et pour

¹⁸ *Le Monde*, 3 octobre 2020. Il est vrai que Dominique de Villepin, lui, connaît et aime la poésie.

Rimbaud¹⁹ – et pas le nom d’un seul poète ! Mais, si j’ose cet oxymore, où pourraient bien être les *poètes adeptes du Panthéon* ? Non, ils ne mangent pas de ce pain-là. Par contre, depuis cent cinquante ans, ceux qui ont le mieux parlé de Rimbaud et de la puissance d’agir de la poésie, ont toujours été des écrivains, et surtout des poètes : Verlaine, Mallarmé, Segalen, Claudel, puis Roger Gilbert-Lecomte, André Breton, les surréalistes, Jacques Rivière, André Dhôtel, Benjamin Fondane, Georges Bataille, Maurice Blanchot, René Char, André Rolland de Renéville, Gabriel Bounoure, Georges Henein, Yves Bonnefoy, Alain Jouffroy, Roger Munier, Salah Stétié, René Etiemble, Julien Gracq, Bernard Noël, Henry Miller, etc.

Au-delà des nombreuses tribunes d’opposition parues dans la grande presse, je relève surtout le texte, relayé par les sites Poezibao et Sitaudis, signé par François Leperlier et d’autres personnalités du monde poétique (à la différence de tous les signataires panthéonistes), très justement intitulé « Les ennemis jurés d’Arthur Rimbaud et de Paul Verlaine ». On y lit notamment : « On s’applique à un exercice de déconstruction et de censure, qui ruine le sens et manipule les faits, sur fond de nihilisme intellectuel. Toute contestation, y compris la plus légitime, la plus pertinente, se voit systématiquement mise au compte de l’homophobie ! Chantage intolérable et pitoyable, qui finira par s’user comme le reste. On va même jusqu’à vouloir nous ahurir en prétendant que les opposants à la panthéonisation des poètes révoltés sont rien moins que des suppôts de l’ordre moral ! Ces gens-là, que le ressentiment égare, sont prêts à n’importe quoi ! [...] Depuis quand l’orientation sexuelle est-elle censée fournir un atout décisif pour bénéficier des honneurs (s’ils en sont !) de la République... ?²⁰ »

¹⁹ Aucun écrivain ou essayiste notoire sur Rimbaud, tels Pierre Brunel, André Guyaux, Alain Borer, Marcelin Pleynet, Jean-Luc Steinmetz, Steve Murphy, Pierre Michon, Michel Murat, Christian Prigent, Gérard Macé, Georges Sebbag, Jean Esponde, Jean-Pierre Bobillot, Yann Frémy, Jean-Michel Maulpoix, Dominique Rabaté, etc. D’autres, disparus il y a peu, n’auraient pas manqué de s’insurger : Salah Stétié, Alain Jouffroy, Yves Bonnefoy, Jean-Pierre Richard, Claude Jeancolas...

²⁰ Parmi les signataires : Anne-Marie Beeckman, Marc Jimenez, Alain Joubert, Stéphane Mirambeau, Bernard Noël, Christian Prigent, Dominique Rabourdin, Alain Roussel, Georges Sebbag... J’ai d’ailleurs eu affaire à ce « chantage intolérable » à l’homophobie, véritable coup de pied de l’âne reçu en réponse à un courriel adressé en novembre 2020 à Frédéric Martel, dans lequel je relayais et contresignais cette déclaration collective, son « assistant » me répondant, sur un ton comminatoire, en parlant de « pétition homophobe » (*sic*) dont « fort heureusement, aucun des signataires n’a la moindre légitimité » ni « connaissance de l’œuvre de Rimbaud » (*sic*), avant de conclure : « Par ailleurs, l’homophobie, comme l’antisémitisme, n’est pas une opinion – c’est un délit, puni par la loi. » Réponse suivie de menaces sous la

Non, Messieurs les Panthéonistes, l'éternité n'est pas au Panthéon. « Elle est retrouvée. / Quoi ? – L'Éternité. / C'est la mer allée / Avec le soleil. » Et comme Rimbaud l'écrivait lui-même : « ça ne veut pas rien dire. » C'est même au pied de la lettre qu'il faut lire cette houle et cette lave, les illuminations incendiaires de ce volcan. Flamme et rage furieuse d'une vie levée, qui ne s'accommode d'aucun usage, aucun tripotage, aucun traficotage, aucun assujettissement, aucune débilisation festive, même post-mortem. Cette âme insurgée est de ces « alliés substantiels » qui, invisiblement, pourvoient l'aventure humaine d'un sens irrécusable ; « tout le reste est littérature ». Et si avec Rimbaud, malgré son désenchantement, plutôt que d'« éteindre le feu », d'accommoder la vie à des étouffoirs, il s'agit bien par la poésie de réenchanter le monde et « repassionner la vie », grande ouverte sur l'infini, résonne encore ce constat d'André Breton : « la médiocrité de notre univers ne dépend-elle pas essentiellement de notre pouvoir d'énonciation ? »

Vincent Teixeira

Dans une de ses lettres à Rilke, Marina Tsvétaïeva écrivait : « Goethe dit quelque part qu'on ne peut rien réaliser de grand dans une langue étrangère – cela m'a toujours paru sonner faux. [...] Écrire des poèmes, c'est déjà traduire, de sa langue maternelle dans une autre, peu importe qu'il s'agisse de français ou d'allemand. Aucune langue n'est langue maternelle. Écrire des poèmes, c'est écrire d'après. C'est pourquoi je ne comprends pas qu'on parle de poètes français ou russes, etc. Un poète peut écrire en français, il ne peut pas être un poète français. C'est ridicule. Je ne suis pas un poète russe et c'est toujours un étonnement pour moi d'être tenue pour telle, considérée comme telle. On devient poète (si tant est qu'on puisse le *devenir*, qu'on ne le *soit* pas tous d'avance !) non pour être français, russe, etc., mais pour être tout. Ou encore : on est poète parce qu'on n'est pas français. La nationalité est forclusion et inclusion. Orphée fait éclater la nationalité, ou l'élargit à tel point que tous (présents et passés) y sont inclus. »

forme d'une « mise en demeure », m'intimant de ne plus envoyer de « messages collectifs non sollicités ou à caractère illégal » (*sic*).